

BLACK POWER

Les stratégies du mouvement noir américain face au racisme d'Etat



1 euro

Jeunesses Communistes Révolutionnaires



Avant-propos	3
Introduction	4
I – Les luttes noires avant 1964	6
Des premières révoltes d’esclaves à l’intégrationnisme*1	6
Le mouvement des droits civiques	8
II - Le Black Power	11
1964 – 1967 : les grandes émeutes	11
Un racisme à l’envers ?	12
A la recherche d’une nouvelle politique	14
Le mouvement contre la guerre du Viet - Nam	16
II – Black Panthers et DRUM : quelle stratégie pour l’émancipation ?	19
Le Parti des Panthères noires	19
Lutte des noirs et mouvement ouvrier - «J’ai essayé d’être un communiste»	21
Dodge Revolutionary Union Movement (DRUM)	23
Conclusion	26
Quelques définitions	28
A lire	29
Avec un X comme Malcolm	30

Couverture : Jeux Olympiques de Mexico, 1968 ; les athlètes noirs Tommie Smith et John Carlos lèvent le poing, symbole du Black Power, pendant qu’est joué l’hymne US.

Dernière page : manifestation du Ku Klux Klan, New York, 1928

Avant-propos

Contrairement aux belles formules officielles sur la démocratie pour tous et l'égalité républicaine, le racisme continue à sévir au pays «des droits de l'Homme». Depuis le 11 septembre et la guerre sans limites de Bush, on parle ouvertement d'un choc des civilisations. Les médias et les politiciens désignent les boucs-émissaires, et la police se charge de faire régner l'ordre. Les «jeunes de banlieues», basanés de préférence, les sans papiers, et de plus en plus les musulmans sont régulièrement désigné-e-s comme responsables de la crise économique et sociales.. Et lorsque des victimes du racisme essaient de résister, de s'organiser, ou tout simplement de se forger une identité, le discours officiel a maintenant un argument massue : halte au *communautarisme*, ces gens là ne veulent pas *s'intégrer* !

« Diviser, pour mieux régner ». Le racisme est un pilier du système dans lequel nous vivons, il sert à faire oublier que l'immense majorité des hommes et des femmes est dominée par une poignée de parasites. Pourtant à chaque période de luttes sociales le besoin d'unité se fait ressentir. A la fin des années 60 se développe le mouvement antiraciste le plus fort que l'Histoire ait connu, contre un système parmi les plus discriminatoires au monde : le mouvement noir, après des décennies de luttes dans le Sud des Etats-Unis, gagne la fin de la ségrégation légale en 1965, et se développe parmi la jeunesse et les travailleurs des grandes villes du Nord. Alimenté par une atmosphère de révolte aux quatre coins du monde, ce mouvement fait trembler la classe dirigeante américaine, qui mettra plusieurs années à reprendre l'initiative.

Il est donc forcément intéressant de regarder comment s'y sont pris les Noirs à cette époque. Les questions qu'ils se posaient sont toujours d'actualité : faut-il s'intégrer au système ? Faut-il tenter d'en créer un autre, à côté, séparé ? Ou bien, faut-il se battre pour... la révolution ?



Introduction



L'histoire des Noirs aux Etats-Unis, depuis l'arrivée des premiers Africains réduits en esclavage, est l'histoire de la lutte pour l'existence de millions d'hommes et de femmes, et pour la reconnaissance de cette existence par la société américaine. Le système esclavagiste d'abord, puis la ségrégation raciale, le maintien dans la misère et l'enfermement de masse, ont généré une idéologie raciste, fondée sur la négation de l'identité collective et individuelle de ceux que Malcolm X appelait les Afro-Américains. Le pseudonyme dont s'est doté Malcolm Little en devenant un acteur de cette lutte, ce X en forme de point d'interrogation, symbolise bien la quête d'une nouvelle identité qui se construit dans les combats des anciens esclaves pour l'émancipation.

La fin des années 1960 représente un moment crucial de ces combats. Les soulèvements qui embrasent les ghettos des principales villes américaines, après une décennie de luttes pour les droits civiques, se produisent dans un contexte de révolte aux quatre coins de la planète, et de radicalisation d'importants secteurs de la société américaine contre la guerre du Vietnam. Ce contexte global se traduit par des transformations qualitatives fondamentales au sein du mouvement noir, illustrées par le mot d'ordre qui s'impose alors : Black Power. Ce sont ces transformations, et les différentes variantes que les militants noirs vont donner à ce slogan, que cette brochure se propose de présenter.

Pour la première fois est posée, à une échelle de masse au sein de la communauté noire, la question d'une alternative en termes de pouvoir. C'est « l'irruption des masses sur le terrain où se règle leur propre destinée » qui impose de nouvelles formulations, de nouvelles stratégies aux activistes, artistes, et leaders du mouvement noir. Malcolm X, dans l'année qui précède son assassinat en février 1965, va réouvrir deux débats qui trouveront toute leur acuité par la suite.

Tout d'abord, on se souvient de ses derniers discours comme une polémique contre la stratégie de non-violence qui domine la campagne pour les droits civiques, prônée en premier lieu par le pasteur Martin

Luther King. A travers cette discussion, c'est l'objectif, l'horizon du mouvement noir qui est remis en cause : tentative d'intégration à la société américaine telle qu'elle est, ou confrontation avec le système dans son ensemble ? C'est la deuxième option qui s'imposera dans les années suivantes, et qui soulèvera d'emblée une autre question stratégique, vitale pour l'avenir du mouvement : Quels sont les alliés du peuple noir pour mener à bien cette confrontation ? Quelle place prennent les luttes des peuples colonisés, et surtout comment se positionner par rapport aux travailleurs blancs, et aux organisations qui les représentent ?

Deux organisations révolutionnaires sont nées de ce processus, cristallisant l'expérience et les luttes de millions d'hommes et de femmes dans les ghettos, les universités et les usines : le Black Panthers Party, et le Dodge Revolutionaries Union Movement, ou DRUM, syndicat noir de l'industrie automobile de Detroit. L'acharnement de

l'Etat américain à faire disparaître ces organisations et leurs militants au début des années 1970 n'a eu d'égal que la peur qu'elles lui ont inspirée. Mais ni les procès truqués, ni les balles du FBI, ni les pendaisons du Ku Klux Klan n'ont réussi à effacer les luttes noires de la mémoire des opprimé-e-s. Et à l'heure où les révoltes contre le racisme, la guerre et le système qui les génère renaissent aux Etats-Unis et dans le monde, il est utile de revenir sur les débats de la fin des années 60, et d'en tirer des leçons pour l'avenir.

I – Les luttes noires avant 1964

Des premières révoltes d'esclaves à l'intégrationnisme*¹

« Dressez vous, frères ! Faites la grève pour votre vie et votre liberté. Le jour et l'heure sont arrivés. Que chaque esclave, dans tout le pays, cesse de travailler et les jours de l'esclavage sont comptés. Vous ne pouvez pas être plus opprimés que vous l'avez été – vous ne pouvez pas endurer pires cruautés que celles que vous avez déjà endurées. Plutôt mourir libres que vivre esclaves. Souvenez-vous que vous êtes quatre millions ! Au nom de Dieu, nous posons la question : êtes-vous des hommes ? Où est le sang de vos pères ? Réveillez-vous ! Que votre mot d'ordre soit résistance ! Résistance ! »

Pasteur Henry Highland Garnet, discours à la Convention nationale noire, Buffalo, 1843

« Il n'y aura jamais de paix pour le méchant ; (...) cette nation coupable ne sera jamais en paix ; (...) nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour y créer l'agitation ! » « S'il n'y a pas de lutte, il n'y a pas de progrès. Ceux qui parlent en faveur de la liberté et, en même temps, critiquent l'agitation, sont des hommes qui veulent récolter sans labourer la terre. Ils veulent la pluie sans tonnerre ni éclairs. Ils veulent l'océan sans le terrible rugissement des vagues. »

Frederick Douglass, *Resolution of the National Convention of Colored People and their Friends*, 1847

Ces quelques extraits témoignent que les luttes noires avaient déjà fait émerger des lea-

ders radicaux avant les années 1960. En fait, les études menées à partir de cette époque montrent que de nombreuses mutineries et suicides collectifs eurent lieu sur les bateaux négriers eux-mêmes et que les révoltes éclatèrent dans les colonies américaines dès l'arrivée des premiers esclaves². L'âpreté des relations raciales et sociales impliquait pour tous ceux qui contestaient la domination de se confronter avec l'ordre établi, et les organisateurs et porte-parole de ces révoltes payèrent souvent de leur vie leur engagement. L'histoire de ces luttes, de Nat Turner, de John Brown, blanc abolitionniste, de Denmark Vesey, de Sojourney Truth, féministe et abolitionniste*, et bien d'autres, fut

souvent occultée par l'histoire officielle. La nouvelle génération de militants radicaux des années 1960 – 70 dut donc œuvrer pour que la communauté puisse se réapproprier cette tradition.

Cependant, au cours du XIXème siècle commence à se former une élite noire, à partir de la classe des Noirs libres avant l'émancipation ou des anciens favoris. Cette nouvelle bourgeoisie noire, formée sous le contrôle des libéraux blancs, soucieuse d'apparaître comme interlocutrice des blancs pour tenter d'apaiser les tensions raciales, aspire à s'intégrer à la société blanche. Son rôle conservateur est clairement illustré par les recommandations d'un de ses premiers représentants, Booker T. Washington :

« *Travaillez dur, apprenez un métier qualifié, préférez l'enseignement technique à l'enseignement supérieur, abstenez-vous de faire de la politique, et vous vous ferez ainsi accepter par la société américaine.* »

Ce courant d'intégrationniste* est loin de faire l'unanimité à l'époque, mais il influence toujours certains leaders noirs un siècle plus tard :

« *Tout le monde n'est pas fait pour un travail spécialisé, écrit Martin Luther King en 1963. Moins encore parvient aux hauteurs du génie dans les arts et les sciences ; beaucoup sont appelés à être des travailleurs dans les usines, les champs et les rues. Tout travail qui aide l'humanité a de la dignité et de l'importance. Il doit donc être entrepris avec une perfection qui ne recule pas devant la peine.* »

Ainsi donc est posé à la fin XIXème du siècle le clivage qui scindera le mouvement noir tout au long du XXème : d'un côté les intégrationnistes, prônant la soumission aux normes dominantes pour se concilier une partie de la classe dirigeante blanche, de l'autre les radicaux, parfois des



révolutionnaires, partisans de l'action directe, de la confrontation avec l'ordre établi pour gagner l'émancipation des Noirs. La N.A.A.C.P., ou Association pour le Progrès des Gens de couleur, fondée en 1909 par W.E.B. Du Bois, un intellectuel bientôt proche du Parti communiste, devient à partir des années 1920 la principale organisation de défense des droits des Noirs. Cependant, l'élite noire qui la dirige en fait progressivement un tremplin pour sa seule intégration, et la N.A.A.C.P. se réduit à une sorte d'intermédiaire entre les populations noires et le pouvoir blanc.

Un vieux rêve des esclaves témoigne du refus de l'intégration à la société américaine : celui du retour en Afrique, dont le partisan le plus connu est Marcus

¹ Les termes suivis d'une astérisque (*) sont expliqués en p. ??????

² *Free Jazz, Black Power*, Philippe Carles et Jean-Louis Comolli, Folio Gallimard, 2000, pp. 153-170

³ *ibid.*, p. 153

Garvey. Cependant, le séparatisme radical qu'il prône dans les années 1920 s'avère peu efficace face à la suprématie blanche, et le *Back to Africa* n'a jamais offert de véritables débouchés non plus, si ce n'est pour ressourcer les artistes jamaïcains et les jazzmen des années 1960-70. Le pire exemple est celui du Libéria, un Etat africain fondé en 1816 par une société philanthropique américaine qui y installa des esclaves affranchis. Loin de l'idéal de liberté affichée, cette colonisation par des Noirs aboutit à perpétuer l'esclavage des populations indigènes et à de sanglants conflits ethniques. *Amistad* est un cas exceptionnel, dont Spielberg s'est récemment inspiré. Ce navire négrier passé

aux mains des esclaves après une mutinerie, accosta aux Etats-Unis en 1839 mais put repartir pour l'Afrique à l'issue d'un procès qui fut une victoire pour le mouvement abolitionniste*. A défaut d'autres réalisations, le retour en Afrique apparaîtrait donc comme une échappatoire à l'oppression raciste, lorsque les mouvements collectifs n'apportent pas d'espoir de changements dans les conditions réelles des Africains-Américains.

Cependant, à chaque période de lutte apparaîtrait une nouvelle génération d'activistes noirs, comme l'illustre Hosea Hudson, leader communiste des comités de chômeurs d'Atlanta en 1932. Il raconte son procès pour violation de la législation anti-émeute :

« Ils m'ont interrogé encore et encore. Est-ce que je pensais vraiment que les patrons et le gouvernement devaient payer des allocations aux chômeurs ? Que les nègres devaient être les égaux des Blancs dans tous les domaines ? Est-ce que j'approuvais la revendication d'autodétermination de la Black Belt ; que les nègres devraient pouvoir gouverner la Black Belt en expulsant les propriétaires blancs et les autorités gouvernementales ? Croyais-je vraiment que la classe ouvrière était capable de diriger elle-même les usines, les compagnies minières et le gouvernement ? Les patrons étaient-ils totalement inutiles ? Je leur dis que je pensais tout ça et bien d'autres choses encore⁴. »

Le mouvement des droits civiques

Après la seconde guerre mondiale, l'entrée dans la guerre froide et le début des Trente Glorieuses sont les années du consensus. L'industrie d'armement, qui reste très importante après 1945, permet à cette époque une forte croissance,

avec un taux de chômage très faible et le développement de « la société de consommation ». Avec la guerre de Corée, la nation paraît soudée contre le « péril communiste », et les opposants sont traqués impitoyablement par l'hystérique sénateur

Joseph McCarthy.

Cependant la question noire va réémerger sur le devant de la scène au milieu des années 1950, et contribuer à ouvrir une des pages les plus agitées de l'histoire des Etats-Unis. Le Mouvement des Droits

⁴ Cité par Howard Zinn, *Une histoire populaire des Etats-Unis*, Agone, Marseille 2002, p. 508

Civiques commence dans le Sud, avec une campagne de boycott des transports municipaux de Montgomery (Alabama), qui pratique la ségrégation raciale. Dans tout le Sud règne encore le racisme institutionnel hérité de l'esclavage, et les mouvements de sit-in, marches pacifiques et pétitions se développent pendant plusieurs années. Face à la répression des forces policières et des ségrégationnistes blancs, dont le Ku Klux Klan, les organisations noires – NAACP et Eglises – influencées par les idées du pasteur Martin Luther King, adoptent une stratégie de résistance passive.

« Nous avons subi les humiliations ; nous avons supporté les injures ; nous avons été maintenus dans la plus profonde oppression. Et nous avons décidé de nous dresser, armés de la seule protestation. C'est une des plus grandes gloires de l'Amérique que de garantir le droit de protester. Même si nous sommes arrêtés chaque jour, si nous sommes exploités chaque jour, ne laissez jamais quel-

qu'un vous abaisser au point de vous forcer à le haïr. Nous devons user de l'arme de l'amour. Nous devons faire preuve de compassion et de compréhension envers ceux qui nous détestent. Nous devons réaliser que tant de gens ont appris à nous détester et qu'ils ne sont finalement pas totalement responsables de la haine qu'ils nous portent. Mais nous nous trouvons au tournant de la vie et c'est toujours l'aube d'un nouveau jour⁵. »

Cette stratégie et ces arguments permettent de populariser largement le mouvement, y compris auprès des couches de la population blanche à travers le soutien au Parti Démocrate, même si des militants noirs commencent à repousser physiquement les attaques sanglantes du Klan.

Le SNCC (Student Non Violent Coordinating Committee) naît en 1960 pour coordonner le mouvement, et mène campagne pour l'inscription des Noirs sur les listes électorales. Progressivement, la vio-

lente répression (3600 arrestations en 1962) et l'absence de volonté du Parti démocrate de lutter contre le racisme provoquent une radicalisation du SNCC. Cependant Martin Luther King (MLK), les leaders chrétiens et les dirigeants de la NAACP continuent de prôner la tentative de conciliation avec l'Etat et les libéraux blancs. La marche sur Washington de l'été 1963, fait alors émerger deux stratégies clairement distinctes au sein du mouvement. MLK y fait son fameux discours *« I have a dream »* devant deux cent mille manifestants noirs et blancs, dont le président Kennedy salue *« la profonde ferveur et la dignité calme »*.

Mais voici le compte-rendu qu'en donne Malcolm X lors d'un meeting à Detroit :

« Les Noirs allaient marcher sur Washington, sur le Sénat, sur la Maison-Blanche, sur le Congrès et leur lier les mains, les forcer à s'arrêter et empêcher le gouvernement de fonctionner. Ils disaient même qu'ils iraient à l'aéroport et s'allon-

⁵ *ibid.*, p. 512



geraient sur les pistes pour empêcher les avions d'atterrir. Je dis juste ce qu'ils disaient. C'était la révolution. Oui, c'était la révolution. La révolution noire. C'était le peuple, là dans la rue. Les Blancs avaient une peur bleue, le pouvoir blanc à Washington DC avait une peur bleue. J'étais là. Quand ils ont compris que ce bulldozer noir allait descendre vers la capitale, ils ont appelé (...) ces responsables noirs que vous respectez tant et leur ont dit : «Arrêtez tout.» Kennedy a dit : «Ecoutez, vous laissez les choses aller un peu trop loin.» Et le Vieux Tom a répondu : «Patron, je peux pas l'arrêter parce que c'est pas moi qui l'ai démarré.» Je vous dis ce qu'ils ont dit : «Je suis même pas dans le coup, alors vous pensez si j'y peux quelque

chose.» Ils disaient : «Ce sont ces nègres qui font les choses par eux-même, ils font les choses sans nous maintenant.» Alors l'autre vieux renard a dit : «Si vous êtes pas dans le coup, moi, je vais vous mettre. Je vais vous mettre à la tête de tout ça. Je le prendrai à mon compte, j'approuverai, j'aiderai, et, même, j'en serai.» C'est ce qu'ils ont fait avec la marche sur Washington. (...) Et puisqu'ils dirigeaient, tout ça a perdu une énergie militante. Plus de colère, plus de pression, plus de radicalité. D'ailleurs, ce n'était plus une marche, c'était un pique-nique, un véritable cirque. (...) Mieux encore, c'était une trahison, un coup d'Etat. Ils contrôlaient tout ça si bien qu'ils ont dit à tous ces nègres quand il fallait arriver en ville, où s'arrêter, quels si-

gnes distinctifs porter, quelles chansons chanter, ce qu'ils pouvaient dire. Après, ils les ont renvoyé se coucher⁶. »

Dix-huit jours plus tard un attentat tue quatre fillettes dans le sous-sol d'une Eglise noire. Dès lors, l'orientation radicale, de confrontation avec l'Etat américain, va progressivement s'imposer au sein du mouvement noir pour la décennie à venir. D'autant plus que, comme en phase avec la politisation croissante des organisations militantes, en 1964 et 1965 éclate une vague d'émeutes urbaines (Harlem, Watts, puis Detroit) qui terrifie l'Amérique blanche et donne naissance au slogan «Black Power», lancé en 1966 par le leader du SNCC, Stokely Carmichael. Il explique simplement la nouvelle attitude qu'implique le Black Power : « Je ne vais pas demander à l'homme blanc ce dont je manque. Je vais le prendre⁷ »

⁶ L'autobiographie de Malcolm X, Grasset, Paris, 1966, pp. 241-245

⁷ cité par Chris Harman, *The Fire Last Time, 1968 and after*, Bookmarks Publications Ltd, Londres 1998, p. 61

II - Le Black Power

1964 – 1967 : les grandes émeutes

En 1910, 90 % des Noirs vivaient dans le Sud. Mais en 1965, 81 % de la récolte de coton dans le delta du Mississippi s'effectuait à l'aide de machines. Entre 1940 et 1970, quatre millions de Noirs connurent l'exode rural. En 1965, 80 % des Noirs vivaient dans les villes et 50 % d'entre eux habitaient dans le Nord⁸. Cette urbanisation massive des populations noires, combinée à la pauvreté, en dessous du seuil de laquelle vit la moitié des Noirs, concentrés dans des ghettos insalubres, est à l'origine de la vague insurrectionnelle du milieu des années 1960.

Cette implication de centaines de milliers d'ouvriers et de chômeurs noirs dans la lutte, inédite depuis les années 1930, amène le mouvement noir à ten-

ter de définir une nouvelle stratégie d'émancipation, alternative à l'intégration. De ces années du Black Power, l'opinion dominante ne garde que le point de vue du gouvernement américain de l'époque, épaulé par les principaux médias : il s'agirait d'une dérive raciste du mouvement noir, reproduisant en l'inversant la discrimination perpétrée par le système esclavagiste. Cette idée de racisme à l'envers est régulièrement utilisée pour tenter de discréditer les mouvements des opprimés. Nous allons voir que cette accusation ne tient pas la route.

Les émeutes, qui couvrent les principales villes du territoire américain de 1964 à 1967, présentent plusieurs traits communs qui permettent de les

analyser comme un fait social et politique différent des émeutes raciales qu'ont connu les Etats-Unis jusqu'alors : il s'agit plutôt de soulèvements d'une partie des masses noires contre le système responsable de leur oppression.

Elles ont presque toutes comme point de départ la violence policière quotidienne à l'encontre de la communauté : un adolescent tué par la police à Harlem (juillet 1964), l'arrestation d'un jeune conducteur, le matraquage d'un témoin oculaire et l'arrestation d'une jeune femme accusée d'avoir craché sur la police à Watts (en août 1965). Leurs cibles sont avant tout matérielles, symboles du capitalisme ou de la discrimination. Seuls cinq hommes blancs



furent agressés pendant les émeutes de Watts, qui causèrent 35 millions de dollars de dommages – 250 millions de \$ à Newark, dans la banlieue de Detroit en 1967.

Les soulèvements de 1967 sont les plus massifs : dans une enquête de l'époque, 11 % des Noirs de Detroit y admirent une participation directe, entre 20 et 25 % d'entre eux se décrivent eux-mêmes

comme présents dans les rues, sans prendre nécessairement part aux combats. Ils sont également de plus en plus organisés, des vétérans du Vietnam y ayant appris le manie- ment des armes et la tactique militaire. Des images de guerre civile, avec des hélicoptères de l'armée survolant les centre-ville, des combats au sniper dans les rues, viennent détruire en 1967 le mythe de relations raciales paci-

fiées. Pour la première fois, des blancs participent à des émeutes aux côtés des noirs, la police faisant état de «*terroristes blancs*» dans plusieurs villes.

La répression donne une idée de l'ampleur de ces soulèvements : 4000 arrestations à Watts, 4000 aussi à Detroit, accompagnées de 40 morts et 2250 blessés. Noirs pour l'immense majorité d'entre eux⁹.

Un racisme à l'envers ?

Ces émeutes accélèrent la différenciation qui s'opère parmi les leaders noirs. Après Harlem (1964), le NAACP et le SCLC de Luther King appellent à suspendre toute action de masse, afin de participer à la campagne pour l'élection du démocrate Lyndon Johnson. Un biographe de MLK¹⁰ décrit ainsi son passage à Los Angeles après les émeutes :

« Il était étonné de voir que la plupart des gens n'avaient jamais entendu parlé de lui. Ils étaient presque hostiles à ses tentatives de médiation. Alors qu'il marchait dans les ruines, un groupe de

jeunes Noirs chantait : « Nous avons gagné ! » – Comment pouvez-vous dire que vous avez gagné, demanda Martin, alors que 34 nègres sont morts, que votre communauté est détruite et que les blancs utilisent les émeutes pour justifier leur inaction ? » – Nous avons gagné parce que, avec ce que nous avons fait, ils doivent maintenant faire attention à nous, répondirent-ils. »

La radicalisation et les émeutes produisent également une crise au sein des organisations plus militantes, plus liées au mouvement. Le parcours que franchit Malcolm X à la fin

de sa vie est significatif de l'évolution de la conscience de nombreux militants noirs.

Le premier engagement politique de Malcolm passe par la Nation of Islam, une secte musulmane dirigée par le « prophète » Elijah Muhammad, appelée aussi les Black Muslims. Cette organisation, forte de dizaine de milliers de membres dans les ghettos des grandes villes, prône le rejet de tout ce qui est blanc et la glorification de tout ce qui est noir. Malcolm en devient le théoricien dans les années 1950, en cherchant à exhumer de l'histoire noire tout ce qui a été enfoui

⁸ Zinn, *op. cit.*, p. 521

⁹ Les informations chiffrées données dans ce passage sont fournies par Harman, *op.cit.*, pp. 62-64

¹⁰ DL Lewis, *Martin Luther King*, cité par Harman, p.67

par l'idéologie dominante, et qui permet de donner confiance aux Noirs en leur propre force, leur propre capacité à s'unir pour gagner leur libération. Les luttes de libération nationale en Afrique, mais aussi en Asie et dans le monde arabe, qu'il découvre lors d'un pèlerinage à la Mecque et des séjours en Afrique noire, lui font prendre conscience de la dimension internationale de son combat. Il quitte la Nation of Islam en 1964, un an avant d'être assassiné le 21 février 1965.

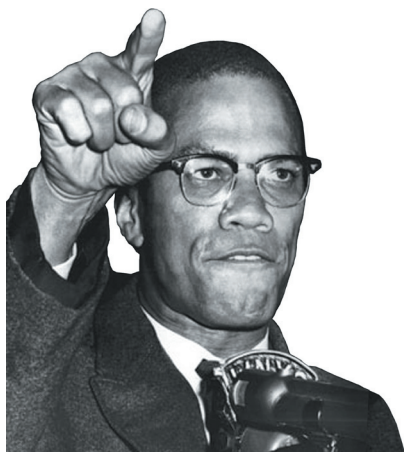
Malcolm X est le premier à être accusé de suprématisme noir par les libéraux blancs. Pourtant, une lecture honnête de ses derniers discours, les plus radicaux et les plus prémonitoires, devrait suffire à rejeter cette accusation :

« Nous ne jugeons pas un homme d'après la couleur de sa peau. Nous ne vous jugeons pas parce que vous êtes blanc. Nous ne vous jugeons pas parce que vous êtes basané. Nous vous jugeons d'après vos actes, nous vous jugeons d'après vos habitudes. Tant

que vous serez du côté du mal, nous serons contre vous. Et à nos yeux, la plus... la pire forme de mal consiste à juger un homme d'après la couleur de sa peau¹¹. »

A la même époque, Malcolm X revient sur la revendication séparatiste que défend le mouvement nationaliste noir depuis des décennies, visant à instaurer un Etat noir dans le Sud des Etats-Unis. Il décrit les rencontres entre la Nation of Islam et le Ku Klux Klan¹² autour de ce projet, et dénonce la collusion entre ségrégationnistes blancs et noirs. Il montre comment le gouvernement favorise le séparatisme pour démobiliser le mouvement pour les droits civiques.

Malcolm X n'est pas un raciste, il s'illustre au contraire par sa tentative d'unir les opprimés par-delà les frontières et les continents. Il voyait le mouvement noir aux Etats-Unis comme une contribution aux luttes anticoloniales, qualifiait sa pensée d'« *internationnaliste* », et en appelait à « *une révolution*



mondiale¹³ ».

Cette identification des luttes noires avec les mouvements du tiers-monde est bien résumée par le saxophoniste de free jazz Archie Shepp :

« Notre vengeance sera noire, comme la souffrance est noire, comme Fidel est noir, comme Ho Chi Minh est noir¹⁴. »

Le nationalisme noir s'inscrit ici dans un « tiers-mondisme » courant dans la gauche radicale de l'époque, de Franz Fanon à Che Guevara, en passant par Ali Shari'ati¹⁵. Malcolm X fait figure de visionnaire dans ce domaine, mais ses idées ne connaîtront une véritable audience qu'après sa mort, avec les centaines de milliers de lec-

¹¹ Malcolm X, *Ultimes Discours*, L'esprit Frappeur, Dagorno, 1993, p. 82

¹² Le Ku Klux Klan (KKK) est une organisation raciste blanche, fondée en 1866, qui a fait régner la terreur pendant des décennies sur les noirs et sur ceux qui les défendaient.

¹³ *ibid*, p. 41

teurs de son *Autobiography*. En 1965, il peut se vanter d'avoir rencontré les principaux leaders du tiers-monde indépendant, mais son organisation, l'OUAA (Organisation de l'Unité Afro-Américaine) ne compte que quelques dizaines de membres.

Un autre constat sert souvent à taxer certaines organisations noires de « racisme » : elles ne sont pas ouvertes aux blancs. Philip A. Randolph, leader du syndicat des wagon-lit, premier syndicat noir, dans les années 1930, justifie ainsi cette pratique :

« En ce qui concerne la composition de notre Mouvement, notre politique est qu'il soit entièrement noir et pro-noir, mais pas anti-blanc ou antisémite, anti-prolétariat ou anti-catholique. La raison de cette politique est que tous les peuples

opprimés doivent assumer la responsabilité et prendre l'initiative de se libérer eux-mêmes : la valeur essentielle d'un mouvement entièrement noir (...) est qu'il permet la création d'une foi des Noirs dans les Noirs, avec des Noirs ne dépendant que des Noirs pour les questions vitales. Cela contribue à briser la mentalité d'esclave et le complexe d'infériorité qui naît et grossit quand les Noirs dépendent des Blancs et comptent sur eux pour leur direction et leur soutien. C'est ce qui se produit dans les organisations inter-raciales qui se prétendent dans l'intérêt des Noirs¹⁶. »

La non-mixité dans les organisations est ici justifiée avant tout par l'expérience des organisations intégrationnistes* type NAACP. Bien souvent, ces organisations produisent une élite noire

servile et domestiquée, qui s'appuient sur la philanthropie des libéraux blancs plutôt que sur les mouvements revendicatifs de la base. Même le Parti Communiste des années 1930, qui reprenait la revendication d'un Etat noir et organisait des milliers de travailleurs noirs, reproduisait en partie le racisme dominant, comme en atteste par exemple le témoignage de l'écrivain noir Richard Wright, auteur de *Native Son* (1940)¹⁷.

Des siècles d'esclavage, puis de ségrégation* spatiale, de colonisation culturelle et de surexploitation, et enfin de racisme attisé par la classe dirigeante entre les Noirs et les *pauvres blancs*, explique bien mieux les stratégies du mouvement noir qu'une étiquette hâtivement posée de « racisme ».

A la recherche d'une nouvelle politique

Le slogan Black Power traduit une conscience de la force, du « pouvoir » de mobilisation, qui naît des soulève-

ments. Cependant, il ne propose pas en soi de stratégie pour gagner une réelle émancipation des masses noires,

d'autant plus que la répression qui s'abat sur le mouvement conduit à un essoufflement de celles-ci. Les nouvelles

¹⁴ interview donnée le 16 décembre 1965, citée par Carles-Comolli, *op. cit.*, p. 55

¹⁵ Franz Fanon (1925-1961) est un militant anticolonialiste d'origine antillaise, acteur de la révolution algérienne. Ali Shari'ati (1933-1977) est un intellectuel iranien qui a tenté de concilier les concepts de Marx avec le Coran.

¹⁶ *ibid.*, p. 286

¹⁷ Voir plus loin le chapitre *Lutte des noirs et mouvement ouvrier*

organisations radicales, telles le SNCC et le CORE, sont souvent d'origine étudiante et ont du mal à encadrer les milliers de nouveaux militants potentiels issus du ghetto. Présents dans les soulèvements, leurs militants n'ont que leurs analyses à proposer, alors que les émeutiers ont besoin de snipers et de tactiques pour la guérilla urbaine. Après la vague d'émeutes, ils continuent à argumenter pour la confrontation, quand la population panse ses plaies et constate sa défaite sur le plan militaire.

Une première version du Black Power est alors proposée avec la vogue *Black is beautiful* - le noir, c'est beau. Ce renversement des valeurs met en avant l'apparence individuelle comme principale démonstration de l'opposition au système. Bien des militants ou musiciens Noirs de l'époque témoignent du mépris qu'ils nourrissaient d'eux-mêmes avant de s'engager¹⁸ – mépris développé et entretenu par l'oppression raciste. Le *conk*, cette coiffure défrisée que les jeunes noirs

portaient pour faire oublier leurs cheveux crépus, est violemment rejeté au profit des coiffures abondantes à l'africaine, les noms aux résonances africaines ou musulmanes fleurissent, les langues et cultures africaines sont étudiées par les militants du SNCC et les partisans de ce nationalisme culturel.

Le *Black is beautiful* se combine avec un projet et une politique séparatiste*, qui tend à identifier les membres du gouvernement, de la police, de l'appareil judiciaire, à l'ensemble des blancs. Le journal du SNCC affirme, en 1966 :

« Nous devons nous-mêmes couper tous rapports avec les blancs. Nous devons former nos propres institutions, nos banques de crédit, nos coopératives, nos partis politiques, écrire notre propre histoire... Le SNCC en permettant à des blancs de rentrer dans l'organisation, peut voir ses efforts subvertis¹⁹. »



Plusieurs leaders noirs se rendent alors compte du risque démobilisateur de cantonner la lutte à l'affirmation identitaire, et du danger de récupération par l'élite noire, et en viennent à dépasser cette phase culturaliste*. Rap Brown (SNCC), par exemple :

« La moitié des « militants » noirs ne sont qu'un tas de têtes enflées, de prédicateurs clandestins et d'intellectuels pour cafés. Ils sont encore tout emberlificotés dans le problème de leur identité. Ils viennent de découvrir qu'ils sont noirs alors qu'ils se sont donné tant de mal dans la vie pour être blancs. Ils sont bien plus éloignés de ce qu'est un vrai révolutionnaire que les pauvres gens qui ne sont pas politiquement

¹⁸ L'exemple le plus connu est sans doute celui de Malcolm X, décrit dans son Autobiographie. James Baldwin, écrit aussi : « Le triomphe américain – sous lequel a toujours transpiré le drame américain – a été d'amener les Noirs à se mépriser eux-mêmes. » - Lettre ouverte à Angela Davis, datée du 19 novembre 1970, traduite et diffusée par le Collectif James Baldwin de Paris.

des militants. Mais l'intellectuel pour cafés, le militant Noir, pense qu'il fait de la politique parce qu'il lit Fannon. Les livres ne font pas les révolutionnaires. Je prétends que les Noirs qui ont incendié Watts et Detroit n'ont pas besoin de lire. Ces pauvres gens ont plus vécu que les intellectuels n'ont lu. Aussi ont-ils un caractère politique à cause de ce que leur a appris l'existence. C'est l'oppression qui a fait de ces pauvres gens des politiques. Les militants passent tout leur temps à essayer d'organiser des campagnes auprès des blancs pour que ceux-ci leur donnent de l'argent. L'homme [the man, l'homme blanc] a créé un nou-

veau genre de Tom, de bourgeois Noir. Ceux-là, ils sont prêts à faire n'importe quoi pourvu qu'ils puissent être des Noirs avant tout. Des capitalistes Noirs, des impérialistes Noirs, n'importe quoi pourvu que ce soit Noir avant tout²⁰. »

Le Black Panthers Party se fonde en 1967 sur la nécessité de rompre avec le nationalisme culturel. A la phrase de Stokely Carmichael : « Ce qui compte, dans notre lutte, c'est la culture. », les Panthères Noires répondent ironiquement, plagiant Mao : « Le pouvoir est au bout de la manche d'un dashiki²¹ [tunique africaine] . » C'est donc du sein même du mouvement

noir qu'est formulée la critique la plus radicale du séparatisme noir. Face à la contradiction entre blanc et noir, qui est la plus immédiatement visible pour les victimes du racisme, des révolutionnaires noirs vont mettre en avant un antagonisme plus fondamental : entre colonisateurs et colonisés, entre exploités et exploités. Cette conclusion, à laquelle était arrivé Malcolm X à la fin de sa vie, une organisation de masse va la faire sienne, et adopter un programme ouvertement inspiré du marxisme dans une Amérique qui sort tout juste du maccarthysme : le Black Panthers Party.

Le mouvement contre la guerre du Viet - Nam

Cependant, il n'est pas possible de comprendre ce saut qualificatif sans faire un détour par le mouvement contre la guerre du Vietnam, et ses conséquences sur le mouvement noir. Les années où éclatent les émeutes urbaines voient également le développement de l'opposition à la guerre du Vietnam à une échelle

de masse.

En octobre 1965 a lieu une manifestation de 30 000 personnes de New York, dont les organisateurs refusent de réclamer le retrait immédiat des troupes US en faveur du moins direct : « Arrêtez la guerre maintenant ! » ; six mois plus tard 50 000 personnes défilent

avec comme principal slogan : « *Le retrait maintenant !* » Les activistes commencent à arborer des portraits de Lyndon Johnson en chantant : « *Hey, hey, LBJ, how many kids have you killed today ?* » (Combien d'enfants as-tu tué aujourd'hui ?) La méfiance envers le gouvernement et les média

¹⁹ cité par Harman, *op. cit.*, p. 60

²⁰ cité par Carles-Comolli, *op. cit.*, p. 61

²¹ *ibid.*, p. 40

s'accroît dans de nombreux secteurs de la population.

« *La vie des Blancs, pour les puissances qui régissent ce pays, n'est pas plus sacrée que celle des Noirs, comme le découvrent de plus en plus d'étudiants, comme le démontrent au Vietnam les cadavres des Américains blancs*²² »

A partir de 1966, le recrutement d'étudiants dans l'armée radicalise des dizaines de milliers de jeunes. Cet été là, six membres du SNCC sont arrêtés pour s'être introduits dans un bureau d'incorporation à Atlanta. Le champion du monde des poids lourds, le boxeur noir Muhammad Ali, refuse d'aller se battre au Vietnam en justifiant ainsi sa position : « *Jamais un Vietnamien ne m'a traité de sale nègre.* »

Même Martin Luther King commence à se radicaliser, d'abord en rendant publique son opposition à la guerre malgré ses amitiés au sein du Parti Démocrate, puis en déclarant en 1967, lors d'un meeting de soutien à une grève des éboueurs noirs de



Memphis, Tennessee :

« *Pendant les 12 dernières années, nous avons formé un mouvement pour les réformes... Mais après Selma et les lois de 1965, nous sommes entrés dans une nouvelle ère, une ère de révolution*²³. »

C'est cette compréhension, même tardive et partielle, que les balles du FBI lui feront payer un an plus tard, dans cette même ville de Memphis.

L'offensive du Têt, menée par les forces vietnamiennes au printemps 1968, témoigne de l'enlèvement des troupes américaines, et galvanise la contestation. Sur le front et dans toutes les bases de l'armée américaines, un mécontentement de plus en plus

ouvert des soldats se manifeste, avec la publication de journaux clandestins, des refus d'obéir, et même des centaines d'assassinats d'officiers. Le correspondant du journal *Le Monde* rapporte qu'« *il n'est pas rare de voir un soldat noir lever le poing gauche en signe de protestation contre une guerre qu'il n'a jamais considérée comme le concernant*²⁴. » C'est ce climat de résistance généralisée qui inspire les deux athlètes noirs vainqueurs du 300 mètres aux Jeux Olympiques de 1968, à Mexico, pour saluer le drapeau et l'hymne américains de ce même poing levé, symbole du Black Power, devant les télévisions du monde entier.

En mai 1973, alors que les dernières troupes américaines quit-

²² James Baldwin, *op. cit.*

²³ cité par Harman, *op. cit.*, p. 68. Selma est une ville d'Alabama où un pasteur blanc s'est fait tué par le KKK pour avoir appelé les noirs à s'inscrire sur les listes électorales. Les lois de 1965 mettent officiellement fin à la ségrégation raciale.



tent le Vietnam, le *New York Times* écrira :

« Les Etats-Unis sortent grands perdants de cette guerre et les manuels d'histoire devront l'admettre. (...) C'est dans le Mississippi que nous avons perdu la guerre et non dans celle du Mékong. Les gouvernements successifs n'ont jamais su s'assurer le soutien nécessaire de l'opinion publique américaine²⁵. »

En fait, cette guerre a été perdue à la fois dans la vallée du Mékong et dans celle du Mississippi, ainsi que dans les ghettos, les universités et même quelques usines. Et la particularité des organisations noires qui se forgent au cours de la

bataille, le Black Panthers Party et le Dodge Revolutionary Union Movement, vient de ce qu'elles se fixent toutes deux comme objectif le renversement du système qui produit les guerres, le racisme et l'exploitation.

Pour la première fois depuis plusieurs décennies se développe un courant politique de masse dans le mouvement noir qui se propose clairement de rompre avec les rapports d'exploitation capitalistes. Cette volonté apparaît en réaction aux tentatives de la classe dirigeante d'introduire des leaders noirs dans les conseils d'administration et dans les médias.

« Si la communauté

dans son ensemble doit en tirer profit, alors l'ensemble de la communauté soit s'organiser afin de gérer collectivement son économie interne et ses relations commerciales avec l'Amérique blanche. Le milieu noir des affaires doit être traité et géré comme un bien social appartenant à l'ensemble de la communauté noire, et non comme une propriété privée d'individus ou de groupes restreints d'individus. Cela exige le démantèlement des relations de propriété au sein de la communauté noire et leur remplacement par une économie collective planifiée²⁶. »

Ce projet présente à la fois une avancée dans la conscience du mouvement noir, en posant la question des rapports de propriété, en même temps qu'il limite sa portée à la seule communauté. C'est cette ambiguïté qui caractérise la portée et les limites de l'action du *Black Panthers Party* (BPP).

²⁴ Cité par Zinn, *op.cit.*, p. 558

²⁵ *ibid.*, p. 565

²⁶ Robert Allen, *Black Awakening in Capitalist America*, cité par Zinn, p. 527

II – Black Panthers et DRUM : quelle stratégie pour l'émancipation ?

Le Parti des Panthères noires

Le Black Panthers Party (BPP) naît en octobre 1966 à Oakland, un ghetto noir près de San Francisco. Ses membres fondateurs, Huey Newton et Bobby Seale, sont des étudiants qui rompent avec le nationalisme culturel* dominant dans leur fac et commencent à travailler dans le ghetto. Dans son *Histoire du Black Panthers Party et de son fondateur*, Bobby Seale raconte comment ils se procurent un stock d'exemplaires du *Petit livre rouge* de Mao et le vendent aux étudiants blancs radicaux, dans le but de d'acheter des armes pour l'auto défense de la communauté noire face à la violence policière. Leurs premières actions consistent en patrouilles dans les rues d'Oakland, où ils suivent en voiture les patrouilles de la police

et interviennent, le fusil à la main et l'insulte aux lèvres, lors des contrôles «de routine». Elridge Cleaver, devenu Black Muslim en prison, rejoint le petit groupe en avril 1967.

Malgré l'arrestation de Newton en octobre, l'audace des Panthères leur assure à partir de la fin 1967 un prestige et une audience de masse dans la communauté. Un meeting pour la libération de Newton (*Free Huey !*) avec Stokely Carmichael réunit 5 000 personnes en février 1968. Le même mois, les ventes du livre d'Elridge Cleaver, *Soul on Ice*, le placent au Top Ten.. A l'été, le parti organise plusieurs milliers de membres sur tout le territoire américain, et diffuse son journal à 100 000 exemplaires. Il inspirera une génération de

jeunes noirs.

Pour la campagne électorale de 1968, le BPP s'allie avec une organisation blanche radicale, le Peace and Freedom California Party, et collecte les 100 000 signatures nécessaires à la candidature de Cleaver face aux Républicains et aux Démocrates. Une anecdote donne une idée de l'impact de cette tournée de meetings électoraux. Il s'agit d'un témoin qui raconte le discours de Cleaver dans un Collège catholique, censé préparer les jeunes filles à la vie monacale :

« Il montrait les politiciens pour ce qu'ils étaient, mec. Il les insultait à 90 miles à l'heure. Il parlait des «pigs» [policiers], quelque chose de terrible ! Alors, au milieu du dis-



cours, Cleaver fait se lever les 5000 bonnes sœurs qui se mettent à chanter : «Fuck Ronald Reagan ! Fuck Ronald Reagan ! One, two, three, four, fuck Ronald Reagan ! Fuck Ronald Reagan²⁷ !" »

Sur les deux débats qui ont traversé le mouvement depuis plus d'un siècle, autour du choix entre radicalité et intégration et autour de la question des alliances avec d'autres groupes ethniques, les Black Panthers représentent une avancée certaine dans la maturation du mouvement noir. Il faut souligner ces pas en avant, liés à l'espace politique ouvert par la radicalisation aux Etats-Unis et dans le monde. Mais il y a aussi un certain nombre de limites ou d'incertitudes, qui conduiront à leur rapide défaite face à la répression violente de l'Etat américain.

Le BPP commence à systématiser les positions que prend Malcolm X à la fin de sa vie, à leur donner corps dans une organisation militante qui influe sur des centaines de milliers de personnes. S'il

recrute par les armes, le BPP se dote rapidement d'un programme en 10 points, qui met en avant les droits sociaux des noirs, le refus de l'exploitation par les blancs, et le droit de s'armer. Ayant choisi l'option radicale, il commence donc à élaborer un programme politique. Refusant le sectarisme, il commence à tisser des alliances avec d'autres secteurs. Cependant, ces acquis s'avèrent encore confus, et donc très fragiles.

Au niveau idéologique, les Black Panthers refusent toute théorie révolutionnaire unifiée, dégoûtés par l'orthodoxie sclérosée du Parti Communiste. Leur journal fait référence pêle-mêle à Franz Fanon, Bakounine, Mao, Malcolm X, Che Guevara. Si Newton met sur un pied d'égalité les Etats-Unis et l'Union Soviétique, Cleaver se déclare au contraire fasciné par Staline.

Les Black Panthers s'accordent en revanche sur l'idée, courante à l'époque au sein de la gauche radicale, qu'une transformation révolutionnaire de la

société ne peut venir que du *lumpenproletariat*, «sous-prolétariat». Après Fanon ou Marcuse²⁸, ils estiment que la classe ouvrière traditionnelle est *intégrée* au système, notamment par son niveau de vie, et ils identifient les luttes des Afro-Américains et des pauvres comme une partie prenante des mouvements de libération nationale à travers le monde.

En 1970, un rapport confidentiel du FBI affirme que «selon un sondage récent, 25 % de la population noire a un profond respect pour l'action du Black Panthers Party, et ce là est particulièrement vrai pour 43 % des Noirs de moins de 21 ans». En réaction est mis au point un programme secret nommé COINTELPRO, qui coordonne les différents services de sécurité et incite les forces de police à abattre tout Noir radical. «Il faut faire comprendre aux jeunes Noirs que s'ils sont tentés de devenir des révolutionnaires, ils seront des révolutionnaires morts», déclare à l'époque Hoover, dirigeant du FBI. C'est à travers l'épreuve de la répression qu'est

²⁷ cité par Bobby Seale, *Histoire du Black Panthers Party et de son fondateur*, 1975

²⁸ Herbert Marcuse (1898-1979) est un universitaire américain très populaire à l'époque, qui essaie de combiner marxisme et psychanalyse.

testée la capacité des Black Panthers à offrir une alternative au peuple noir.

Il faut mesurer l'ampleur du défi qui est ainsi posé : une organisation de quelques milliers ou dizaines de milliers de membres, souvent issus du ghetto ou de l'Université, est confronté à l'appareil policier le plus puissant au monde. C'est alors qu'apparaissent les faiblesses des conceptions et stratégies du Black Panthers Party.

Comprenant qu'ils ne pourront pas gagner seuls, ni sur le terrain strictement militaire (ils réclameront même une force d'interposition de l'Onu), les Panthers essaient d'autres moyens. Ils tentent donc des alliances électorales avec des organisations raciales blanches, mais seulement en soutien à leur propre combat,

et non en vue d'unifier un puissant courant révolutionnaire à l'échelle du pays. N'ayant de stratégie clairement définie, ils vont ensuite, comme c'est souvent le cas, osciller entre plusieurs politiques opposées. Appelant successivement au boycott des élections (reprenant le jeu de mot «*erection day*» du hippie Jerry Rubin), puis à «*l'unité antifasciste*» avec les Démocrates, Libéraux et Républicains qui le veulent, et adoptent le slogan en vogue à l'époque : *Servir le peuple*. Ils animent alors des programmes sociaux en direction de la communauté, notamment en servant les fameux petits-déjeuners gratuits pour chaque enfant, mais peinent à concurrencer sur ce terrain les patronages animés par le parti Démocrate.

Cette combinaison maoïste d'une organisa-

tion armée d'un côté, et d'une activité caritative appuyée sur les forces politiques traditionnelles de l'establishment de l'autre, était vouée à l'échec. En quelques années, le BPP fut effectivement décimé, par les infiltrations de provocateurs de la police, qui suscitèrent facilement des règlements de compte internes dans ces milieux d'anciens gangsters, et par les assassinats ou emprisonnements. L'attaque sanglante de l'immeuble occupé par les militants de Move dans les années 1980, ou le procès truqué qui a conduit le journaliste et ancienne Panther Mumia Abu Jamal dans les couloirs de la mort jusqu'à aujourd'hui, témoignent de l'acharnement policier et judiciaire des autorités américaines contre toute trace du BPP.

Lutte des noirs et mouvement ouvrier - «J'ai essayé d'être un communiste»

« Dans une usine, nous avons 10 000 personnes qui font face aux mêmes conditions de travail brutales...

Quand tu es dans la communauté, les intérêts des gens ont tendance à être bien plus dispersés... Ne serait-

ce qu'en termes d'expérience, il y a des possibilités beaucoup plus grandes dans l'organisation de l'atelier... Le

⁹⁹ cité par Harman, *op. cit.*, p. 183

³⁰ *Knights of Labor* : Chevaliers du travail, première forme d'organisation ouvrière aux USA. *Woblies* est le surnom donné aux militants de l'Industrial Workers of the World (IWW), organisation anarcho-sindicaliste redoutée du patronat au début du 20^{ème} siècle, jusqu'à son anéantissement par la répression pendant la 1^{ère} guerre mondiale.

³¹ Sur les évolutions du mouvement ouvrier américain, lire notamment Loren Goldner, *La classe ouvrière américaine : restructuration du capital global, recomposition du terrain de classe*, 1981, disponible sur internet (07 / 04 / 04) : <http://ecrits-corsaires.free.fr/article.php3.57.html>

³² cité par Carles-Comolli, *op. cit.*, p. 284 - 285

³³ *Ultimes discours*, p. 114

type d'actions qui peuvent être menées [dans la communauté] n'ont pas d'impact direct sur la classe dirigeante comme celles qu'on peut mener dans l'atelier... Quand tu bloques l'atelier d'assemblage de Hamtramck, ... tu fais perdre 1 000 voitures par jour à Chrysler... alors tu peux automatiquement mobiliser des gens dans les rues, 5000 ou 10000 d'un seul coup. Alors que si tu fais du porte-à-porte, c'est bien plus difficile de rassembler tant de monde. »

John Watson, dirigeant de la Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires.²⁹

« Des émeutes de Detroit était née une organisation destinée à encadrer les travailleurs noirs en vue de bouleversements révolutionnaires. La Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires resta en activité jusqu'en 1971 et mobilisa des milliers de personnes à Detroit. Ce nouvel aspect du militantisme noir était plus dangereux que le mouvement des droits civiques car il risquait d'unir les travailleurs noirs et blancs autour de la question générale de

l'exploitation sociale. »

Howard Zinn, *Une histoire populaire des Etats-Unis*, p. 526

Après le paysan chrétien, l'intellectuel panafricaniste*, le voyou converti à l'islam, l'étudiant nationaliste culturel* et le guérillero urbain, des militants noirs de Detroit vont tenter de donner corps à une nouvelle figure de descendant d'esclave en lutte pour sa libération. A la question posée par le fameux X de Malcolm, ils répondent : «c'est en tant qu'ouvriers que les Noirs pourront mener à bien le combat contre le racisme et la misère.»

Ce n'est pas un hasard si ce projet se développe à Detroit, capitale de l'industrie automobile, concentrant la moitié de la force de travail utilisée dans ce secteur, dont une bonne partie de travailleurs noirs. Cette expérience permet de rompre avec des décennies de séparation radicale entre mouvement noir et militantisme d'entreprise, tout en restant profondément marquée par la structuration raciste de la majeure partie du mouvement ouvrier états-unien.

Il faut remonter à la fin du 19^{ème} siècle pour trouver des syndicats qui organisent durablement et indistinctement des travailleurs blancs et noirs. En 1886, les *Knights of Labor* comptent 60 000 adhérents noirs. De même, les *Woblies* revendiquent l'égalité des salaires et des conditions de travail pour tous, sans discrimination de race ou de sexe³⁰. Ensuite, la restructuration du mouvement ouvrier autour de l'AFL³¹ (American Federation of Labor), traditionnellement raciste mise à part la branche des mineurs (UMW) mettra un coup d'arrêt à la syndicalisation des Noirs. La fondation du CIO (Congress of Industrial Organizations) en 1937, sous la poussée des grèves des années 1930 ouvre un nouvel espace pour les syndiqués noirs, mais la fusion avec l'AFL quelques années plus tard, perçue comme une trahison, conduit une grande majorité des noirs à identifier bourgeois, politiciens libéraux ou démocrates, syndicalistes et prolétaires blancs, comme faisant

partie du même groupe d'opresseurs.

On a vu que le premier syndicat noir, la *Brotherhood of sleeping-car porters*, est fondé en 1925 par Philip A. Randolph. Sa tentative de réunir en 1936, vingt ans avant le mouvement des Droits Civiques, un front unique rassemblant syndicats, groupements religieux et fraternités noirs, se heurte aux réticences de la bourgeoisie et du clergé noirs.

Ces balbutiements d'une organisation des Noirs en tant que prolétaires, encore problématique aujourd'hui, sont liés à une faible présence des Noirs à des postes d'ouvriers, comme en atteste cette pancarte devant l'embauche d'une grande usine à la fin des années 1930 :

« Les demandes d'emploi des Noirs ne seront prises en considération que pour les places de balayeurs

*et autres emplois du même genre... Quelle que soit leur qualification, les Noirs ne seront pas embauchés comme ouvriers »*³²

Cette situation fait dire à Malcolm X que les travailleurs noirs dans l'industrie étaient des « privilégiés » avant 1939³³, l'économie de guerre conduisant, comme toujours, à élargir les rangs de la classe ouvrière.

Enfin, il faut dire un mot du Parti communiste pour conclure ce bref aperçu des rapports entre mouvement noir et mouvement ouvrier. Celui-ci a un écho important chez les intellectuels noirs à partir des années 1920 – il a repris dans son programme la revendication séparatiste d'un Etat noir – et parmi les mouvements de chômeurs et de travailleurs pauvres dans les années 1930. Cependant, la politique stalinienne de Front Populaire, puis

d'« *unité anti-fasciste* » au début des années 1940, le conduisent à des modérer son opposition à la bourgeoisie. Sa condamnation des émeutes de Harlem, en 1943, lui fait perdre son prestige auprès des masses noires.

La grande peur de la classe dirigeante américaine, depuis 1917, d'une alliance « *noire – rouge* », réactivée lors du procès de la militante communiste Angela Davis en 1970, relève plus du fantasme que de la réalité. La formule de l'écrivain Richard Wright, « *J'ai essayé être communiste* », après avoir quitté le Parti faute d'y trouver sa place en tant que militant noir³⁴, résume bien les difficultés des organisations ouvrières à s'affranchir des idées et des pratiques racistes. Lors de la visite de Malcolm X en Paris en 1964, ce fut d'ailleurs la CGT qui lui refusa une salle à la Bourse du Travail pour y tenir un meeting.³⁵

Dodge Revolutionary Union Movement (DRUM)

Il faut prendre en compte le poids de cette histoire conflictuelle pour comprendre la

fondation, en 1968, des syndicats révolutionnaires noirs dans l'industrie automobile

de Detroit, les *Revolutionaries Unions Movements* de Dodge (DRUM), de Chrys-

ler à Eldon Avenue (ELRUM), et la politique que leurs militants mirent en œuvre³⁶.

Tout commence autour de quelques militants radicaux, issus de l'organisation nationaliste noire Uhuru, et fréquentant les réunions de groupes socialistes révolutionnaires et des conférences sur le marxisme à l'Université. Après les émeutes de 1967, ils lancent un journal, *Inner City Voice*, mais c'est à l'occasion d'une grève sur le tas dans le principal atelier de Dodge, où travaille un de leurs activistes, General Baker, qui permet de fonder le DRUM, avec neuf ouvriers noirs autour d'un bulletin d'entreprise hebdomadaire du même nom.

diat : même si Baker et un de ses camarades sont licenciés après la grève, DRUM organise avec succès un boycott de deux bars proches de l'atelier qui refuse d'employer des noirs, puis un meeting dans la rue devant l'atelier, qui conduit à une grève sauvage suivie par 70 % des travailleurs noirs pendant trois jours. Le piquet est tenu par des étudiants ou des gens de la communauté, et inflige un retard de 1900 voitures à Chrysler.

Ce succès entraîne une prolifération de groupes de ce type dans d'autres usines, rythmant l'année 1969 de grèves sauvages, suivies de campagnes de répression, de licenciements, de nouvelles grèves... Les différents groupes donnent naissance à la Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires, qui rencontre une forte audience dans certains ateliers, et inquiète les dirigeants nationaux du syndicat United Auto Workers (UAW) en manquant de peu de remporter les élections dans deux sections de Detroit.

Cet ancrage dans les usines permet à la League d'attirer de nombreux jeunes militants noirs, et de dominer les milieux radicaux de Detroit pendant deux ans. Ses militants prennent le contrôle du journal quotidien de l'Université Wayne State et en font un outil d'agitation dans toute la ville. Ils fondent même une branche locale du Black Panthers Party, pour éviter que d'autres le fassent avec une politique aventuriste et inconséquente. La League compte désormais une équipe d'une soixantaine d'organiseurs permanents, et convoque une Conférence nationale sur le développement économique noir, qui lui permet de populariser ses conceptions et de gagner l'ancien dirigeant du SNCC James Foreman.

La force de la League par rapport aux Black Panthers réside dans son implantation dans ses grands centres ouvriers. Cependant, très peu d'usines de Detroit comptent une majorité de Noirs dans leurs effectifs, ce qui limite la capacité de paralyser la production

³⁴ dans un article de 1944, après 10 ans de militantisme communiste, cité par Charles Comolli, *op. cit.*, p. 307

³⁵ *Ultimes discours*, p. 114

³⁶ Les informations sur le DRUM sont tirées pour l'essentiel du livre de Chris Harman, *op. cit.*, pp. 183 et suivantes. Il n'existe, à ma connaissance, quasiment pas de sources en français sur ce sujet.

lors des grèves, ou de résister efficacement aux campagnes de licenciements et de divisions interraciales. Voilà comment un ouvrier blanc sympathisant de la League explique ses rapports avec elle :

« Ils refusaient de distribuer leurs tracts aux blancs. J'ai du attendre le mois de mars 1970 pour qu'ils respectent suffisamment mon engagement et me les fassent passer. Alors un militant me les donnait discrètement, en prenant garde que les ouvriers noirs ne le voient pas donner un tract à un blanc. »

Cette tendance, héritée de l'histoire du mouvement ouvrier US, est justifiée par certains membres de la League par l'argument que Marx, Engels et Lénine étaient eux-mêmes blancs, et que leurs théories ne peuvent servir les luttes noires. Plusieurs dirigeants tentent de contrer ces conceptions, mais se heurtent à un problème plus général du syndicalisme révolutionnaire : un peu comme les *Woblies* au début du siècle, le DRUM recrute ses membres

sur le tas, par l'exemple des grèves sauvages. Il forme ainsi des activistes radicaux et intrépides, mais peu enclins à l'analyse générale du système et de l'évolution des rapports de force. Ainsi, les campagnes de licenciements isolent peu à peu les militants des ouvriers noirs modérés, de ceux qui se démoralisent de voir les piquets franchis par les ouvriers blancs. A l'été 1970, la répression vient à bout de la section d'ELRUM, et contraint les autres sections DRUM à une quasi-clandestinité. A partir du moment où la League perd sa base ouvrière, son organisation à l'échelle de la ville est rapidement brisée par les crises internes et la répression.

League of Revolutionaries Black Workers représente la plus importante pénétration des idées marxistes révolutionnaires au sein de la classe ouvrière américaine qu'ait engendrée la vague de révoltes de la fin des années 1960. Ce simple fait montre à lui seul à quel point le mouvement d'émancipation des anciens esclaves est irréductible à la seule

«question noire», qu'il pose en tant que tel le problème global des rapports de production et de domination au sein de la première puissance à l'échelle mondiale. Pourtant, la League n'arrivera pas à se défaire de l'héritage de siècles de ségrégation raciale, et c'est cette incapacité à relier les revendications des travailleurs noirs aux préoccupations des travailleurs blancs qui causera sa perte.

Conclusion



Comme les Black Panthers, quoiqu'à une échelle plus restreinte, on assiste donc au cours de ces années 1968–69, à la progression fulgurante d'une organisation révolutionnaire, à partir d'un petit noyau de militants radicaux en rupture avec le nationalisme culturel. Ces expériences ont joué un rôle au-delà de la communauté africaine-américaine, comme en témoignent l'enthousiasme pour les Panthers chez des intellectuels français comme Jean Genet, Daniel Guérin ou Agnès Varda³⁷, ou la naissance à Detroit du White Panthers Party fondé par John Sinclair, chanteur de MC 5, premier groupe à jouer de ce qui deviendra la musique punk...

Il faut souligner qu'un facteur, sans doute décisif, a permis à la classe dirigeante d'empêcher une fusion complète

des mouvements noirs radicaux avec ceux de la grande masse des travailleurs blancs. Les révoltes de masse des années 1960 ont bien fait trembler sur ses bases la société américaine, et auraient pu donner lieu à des situations révolutionnaires comme lors d'autres crises au 20^{ème} siècle. Cependant, il faut garder à l'esprit que ces remises en question se produisent à la fin d'un long cycle de croissance économique – ce qu'on a nommé les Trente glorieuses – et que les marges de profit de l'économie américaine étaient à l'époque suffisantes pour préserver dans de larges couches de la population le mythe de la société de consommation et de l'American Dream. La répression n'a jamais suffi à mater une révolte, si elle n'est accompagnée d'avantages relatifs pour ceux

qui se soumettent – ce qu'on appelle la politique de la carotte et du bâton.

Cette stratégie ne s'est d'ailleurs pas simplement adressée aux «classes moyennes» blanches, mais également, et d'une manière parfaitement consciente, à une minorité de la population noire, créant l'illusion d'un «capitalisme noir». De même les Universités, les médias, les partis politiques ont favorisé l'intégration de quelques leaders noirs, recyclant au cours des années 1970 plusieurs figures des mouvements radicaux. Un des exemples les plus connus est celui de Jesse Jackson, ancien radical converti, via le Parti Démocrate, en défenseur intarissable des menées de l'impérialisme US dans le monde.

Dans ce cadre, la grande majorité de la population noire continue à vivre dans des ghettos insalubres³⁸, encadrée par le clientélisme municipal du Parti Démocrate et séparée physiquement et symboliquement des autres couches sociales par l'urbanisme sécuritaire³⁹. L'esclavage et la ségrégation, abolis officiellement au 19^{ème} siècle pour l'un et dans les années 1960 pour l'autre, sont réapparus à travers le développement démesuré du système carcéral ces vingt dernières années⁴⁰. Cependant, plusieurs éléments montrent que la radicalisation de la fin des années 1960 n'était peut-être pas une parenthèse dans l'histoire récente des Etats-Unis, et que des phénomènes comparables pourraient se produire dans la période actuelle. Los Angeles a à nouveau été le théâtre d'émeutes de masse au début des années 1990, après la mort de Rodney King sous les balles du tristement célèbre LAPD (*Los Angeles Police Department*). Comme après 1964, des études ont montré que ces mouvements avaient conduit à une trêve dans la guerre

des gangs qui ravage les ghettos, et à l'apparition d'une nouvelle génération de militants noirs⁴¹.

Plus récemment, la politisation croissante de certains groupes de hip-hop, rompant avec la vision purement raciale du *Public Enemy* du début des années 1990, comme Dead Prez ou Mos Def, montre que le spectre des Black Panthers pourrait reprendre du service. Enfin, l'entrée en scène du mouvement antipitaliste, lors des manifestations contre l'OMC à Seattle en 1999, et son prolongement à travers la montée fulgurante du mouvement anti-guerre depuis l'agression de l'Irak par l'administration Bush, laissent présager de nouvelles pages agitées dans l'histoire des Etats-Unis. Sachant qu'à la différence avec les années 1960-70, la tendance est bien plus à la baisse du pouvoir d'achat des salariés et à la dangereuse spéculation financière qu'à un capitalisme stable et paternaliste. L'Etat américain réussira-t-il à assassiner Mumia Abu Jamal avant les prochaines vagues de révolte ?

³⁷ Jean Genet est l'auteur de la pièce *Les Nègres*. Daniel Guérin, militant communiste libertaire, a écrit notamment *Où va le peuple américain ?*, Julliard, 1951. La cinéaste Agnès Varda a tourné un *Black Panthers*.

³⁸ Sur l'utilisation du mot ghetto, voir Loïc Wacquant, *Pour en finir avec le mythe des « cités-ghettos »* Les différences entre la France et les États-Unis. *Annales de la Recherche Urbaine*, n° 54, mars 1992

³⁹ sur la gestion municipale de la communauté noire et les nouvelles politiques sécuritaires, voir Mike Davis, *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, La Découverte, Paris, 1997

⁴⁰ « A tout moment, plus d'un tiers des Noirs de 18 à 29 ans sont soit incarcérés, soit sous l'auto-

rité d'un juge d'application des peines, soit encore en attente de passer devant un tribunal. Dans les grandes villes, cette proportion dépasse couramment la moitié, avec des pointes de 80 % au cœur du ghetto. » Loïc Wacquant, *Les prisons de la misère, Raisons d'agir*, Paris, 1999, pp. 86-87. Sur le travail forcé en prison, voir Daniel Burton-Rose, *Le goulag américain*, L'esprit frappeur, 1998

⁴¹ voir l'article de Mike Davis, *Los Angeles n'était qu'un début*, traduit de l'américain et publié pour la première fois en français dans la revue Mordicus, n.11, Paris, 1994. disponible sur <http://abirato.free.fr/1book/davis/debuta.htm>

Quelques définitions

Abolitionnisme :

Mouvement né au 18ème siècle pour l'abolition de l'esclavage, qui fut gagnée en 1865. Cependant, l'esclavage de fait continua pendant longtemps dans le Sud, puis fit place à la ségrégation* raciale.

Intégrationnisme :

Idéologie qui met en avant l'intégration des Noirs à la société américaine. Cette revendication d'intégration part d'une volonté de reconnaissance des droits des noirs face aux racistes, mais revient souvent à former ce que les noirs du ghetto nomment les nègres du Blanc, ou les Oncle Tom, par référence à un roman populaire du XI-Xème siècle. On dirait aujourd'hui «jouer les beurs de service».

Nationalisme culturel :

Mouvement né dans les années 1960, qui limite la lutte à la construction d'identité culturelle propre aux Africains-Américains : vêtements, langue, apparence physique...

Panafricanisme :

Projet politique fondé sur l'unité de tous les Africains, pour présenter un bloc face aux puissances coloniales.

Ségrégation :

Interdiction aux Noirs d'utiliser les mêmes espaces publics, les mêmes écoles, les mêmes transports, que les Blancs. La plupart des lois sur la ségrégation furent supprimées dans les années 1950-1960, mais le racisme institutionnel fait qu'il y a toujours aujourd'hui plus de Noirs en prison qu'à l'Université...

Séparatisme :

Projet de séparation

des Noirs de la société blanche. Il a pu prendre la forme du retour en Afrique, de la revendication d'un Etat Noir dans le Sud, la *Black Belt*, ou d'une séparation de la société blanche à travers des institutions noires.

A lire

- Philippe Carles et Jean-Louis Comolli, *Free Jazz, Black Power*, Folio Gallimard, 2000
- Angela Davis, *Femmes, race et classe*, Des femmes, Paris, 1983
- Chris Harman, *The Fire Last Time, 1968 and after*, Bookmarks Publications Ltd, Londres, 1998, en anglais...
- Malcolm X, *Ultimes Discours*, L'esprit Frappeur, Dagorno, 1993
- *L'autobiographie de Malcolm X*, Grasset, Paris, 1966, pp. 241-245
- Bobby Seale, *Histoire du Black Panthers Party et de Huey Newton son fondateur*, 1975
- Howard Zinn, *Une histoire populaire des Etats-Unis*, Agone, Marseille 2002
- Enfin, à voir ou à revoir, *Malcolm X*, de Spike Lee





Il y a quarante ans...

Avec un X comme Malcolm

Par Olivier Besancenot, porte-parole de la LCR

Cela fait 40 ans que Malcolm X a été assassiné. L'occasion pour nous de rendre hommage à une personnalité qui a marqué son temps, mais que l'histoire « officielle » ignore ou redoute. Malcolm X est une de ces grandes figures du siècle passé qui ont réussi à se frayer un chemin jusqu'à nous, face à l'oubli, hors des circuits de la « mémoire institutionnelle ». Les dernières années de sa vie, peu connues, sont essentielles pour comprendre son adhésion aux idées révolutionnaires.

Instinctivement, beaucoup de jeunes continuent à s'identifier à Malcolm X. Pourtant, peu savent que ce révolutionnaire noir américain n'a vécu que quarante ans. Né le 19 mai 1925, il est assassiné le 21 février 1965. Sa vie ne se déroule pas d'un trait, elle est mouvementée et multiple. Elle se découpe en tranches de vies qui sont distinctes, mais pas contradictoires. Elle laisse surtout un sentiment d'inachevé. En effet, l'ascension de Malcolm est stoppée net par ses assassins. Par là même, ces derniers ôtent à la contestation noire un de ses leaders les plus radicaux mais aussi les plus respectés. Car, s'il y

a plusieurs vies contenues dans celle de Malcolm, celle-ci résume et concentre, à elle seule, la vie de toute une génération, qui, après plus de 400 ans d'esclavage, continuait à voir ses droits les plus élémentaires bafoués et piétinés par les autorités étasuniennes.

23 ans de galère

La jeunesse de Malcolm n'est pas « rose » : elle est noire, aussi noire que le sort réservé à des millions d'autres jeunes afro-américains au cours du xxe siècle aux États-Unis. Dès ses premières années, Malcolm voit à plusieurs reprises sa maison familiale brûlée par des groupes racistes. Earl Little, son père, est un pasteur baptiste qui milite pour l'amélioration du sort des Noirs. À l'âge de 6 ans, la vie de Malcolm bascule : son père est assassiné par une bande liée au Ku Klux Klan.

À partir de là, la poisse s'agrippe à la famille Little. Du haut de ses 9 ans, Malcolm commence à voler, poussé par la misère du foyer. À 13 ans, il est transféré dans une autre école et placé par l'assistance publique au sein d'une nouvelle famille. Un an plus tard, il part en maison de redres-

sement dans le Michigan, après que sa mère a été enfermée dans un hôpital psychiatrique, d'où elle ne sortira que vingt-quatre ans plus tard. Privé de sa famille, Malcolm débute son adolescence sur une voie tracée d'avance : celle de la loi de la jungle. Il joue d'abord la carte de l'ascension sociale et s'inscrit au lycée en ville tout en travaillant comme plongeur dans un restaurant. Mais les voies légales se rétrécissent vite. L'élève, élu chef de classe dans son lycée, qui veut devenir avocat, voit ses ardeurs « calmées » par un professeur qui lui explique qu'un « nègre ne pourra exercer qu'un métier manuel ». À 16 ans, Malcolm s'installe alors à Boston et survit de petits boulots en trafics en tout genre. Progressivement, la délinquance fait place à la débrouille : vol, deal, jeux, prostitution... Malcolm se fait coincer pour cambriolage : il est condamné à dix ans de prisons. Sa vie bascule de nouveau.

En prison, il est gagné à la Nation de l'islam (NOI), les Blacks Muslims, organisation politico-religieuse adepte d'un séparatisme noir basé sur « l'islam ». Abandonnant son nom «

d'esclave », Malcolm Little devient alors Malcolm X. Il s'engage très vite à 100 %, dès la prison, où il crée un groupe de militants. Une fois libéré, il prend rapidement des responsabilités et devient officiant de la mosquée de Détroit, puis de celle de Harlem... Malcolm impressionne par son engouement, son charisme et son talent d'orateur : ses réunions sont chaque fois plus bondées, ses manifestations sont des succès, ses articles dans la presse circulent et sortent des frontières. Il profite de son premier pèlerinage à La Mecque pour voyager et tisser des liens avec tous les leaders des pays qui luttent pour leur libération nationale : il rencontre l'Égyptien Nasser, le Cubain Castro, l'Algérien Ben Bella et le Congolais Lumumba, qui sera assassiné. Plus Malcolm prend de la hauteur, plus la direction de son mouvement prend ses distances vis-à-vis de lui. Car la popularité de Malcolm, surtout dans les ghettos, devient insupportable pour les chefs de la NOI, dont certains commencent à flirter avec le FBI. En mars 1964, Malcolm rend publique sa « déclaration d'indépendance » et fonde une nouvelle organisation : la Mosquée musulmane (MMI). C'est la troisième vie de Malcolm.

La dernière année

Malcolm se cherche un

peu : il se rend à plusieurs reprises à La Mecque, voyage encore et suit de près le soulèvement populaire du Congo. Il rompt alors définitivement avec l'islam tel qu'il est prôné par la NOI. Il s'éloigne progressivement du séparatisme basé sur des idées raciales qui opposeraient les Noirs aux Blancs, et il veut agir avec tous ceux qui, indépendamment de leur origine, aspirent à renverser le système capitaliste qui opprime les Noirs. Voilà ce qui fait paniquer la CIA et le FBI réunis : Malcolm change de stratégie pour mieux continuer son combat. Tout d'abord, il rejette le sectarisme passé et propose l'unité du mouvement noir. Le rapprochement s'opère avec Martin Luther King, qui, lui-même, est obligé d'admettre que le mouvement pour les droits civiques, fondé sur la non-violence et la stratégie d'intégration raciale, connaît des limites. Car, malgré des victoires significatives, les attentats racistes et les humiliations continuent. De plus, les rencontres avec les dirigeants tiers-mondistes, révolutionnaires et anticapitalistes vont convaincre Malcolm de se revendiquer d'une « révolution noire ». Avec Che Guevara, par exemple, ils élaborent le projet d'envoyer des brigades de combattants volontaires afin d'épauler les révolutionnaires africains. La

CIA place dorénavant Malcolm dans sa ligne de mire. Le 21 février, un commando de cinq personnes investit le meeting où Malcolm tient sa conférence et fait feu. Malcolm X est tué. Le chef présumé du commando est directement lié à la NOI.

Au-delà de son propre parcours, la vie de Malcolm illustre l'épopée de millions de personnes ayant résisté au racisme, au mensonge d'une société capitaliste étasunienne qui doit son essor économique, en très grande partie, à l'esclavage. Pour gagner le respect, des militants, des boxeurs, des chanteurs, des athlètes combattront, bravant les injures, les humiliations, les menaces ou les assassinats. Tony Smith, en levant son gant noir sur la première marche du podium des jeux Olympiques en 1968, a rappelé, sur fond d'hymne américain, que la lutte continuait. Mohamed Ali hurlait la même chose avant et après chaque match de boxe. Mumia Abu Jamal, lui, simplement parce qu'il a repris le flambeau de Malcolm X avec les Blacks Panthers, croupit toujours dans les couloirs de la mort aux États-Unis. Alors, plus que jamais, comprendre Malcolm X, c'est comprendre le monde dans lequel nous vivons, mais c'est comprendre également comment nous pouvons le changer !

